

Ce journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine.

LE PAPIERON,

JOURNAL DES THÉÂTRES.



UNE PENSÉE AU BAL.

Une musique rapide, folle, saccadée, bondit et s'élance dans de vastes salons, c'est le galop.

Si jamais tu as porté dans ton cœur une pensée de tristesse et de deuil : si tu as douté du bonheur, toi qui n'as pas vingt ans encore, viens te mêler aux enlacements de ce long serpent de rubans et de fleurs; viens, tu seras heureux! Que ce soit vanité ou folie, n'importe, ami: malheur à qui raisonne; la vie est-elle ici-bas autre chose que déception et mensonge? Abandonnons notre âme au plaisir qui l'étourdit et l'endort.

Toujours ces sons qui vibrent à mon cœur et le font tressaillir. Toujours ces regards qui se mêlent à mes regards; ces cheveux qui caressent mes cheveux; cette haleine entrecoupée qui verse le feu sur mon front! Cette taille qui ploie et se penche comme ferait un arbrisseau battu par l'ouragan d'automne. C'est qu'il est irrésistible, vainqueur comme le vent qui déracine, ce galop qui m'emporte avec elle, et la couche tremblante sur mon sein. — Qu'elle est belle ainsi!

Je ne puis écrire; le souvenir de son amoureuse

étreinte m'arrête. De grâce, enfant, laisse aller cette plume, que je les fasse jaloux de moi! Oui, soyez jaloux, car c'est du bonheur que de voir ainsi une femme, toute au plaisir et à la joie, innocente, curieuse, étonnée de tant d'émotions. C'est du bonheur, que de se sentir perdu avec elle, au milieu de toute cette foule que l'on coudoie, entraînés tous les deux aux sons de l'orchestre qui gronde, comme serait un léger esquif se jouant sur l'écume d'un torrent.

Quel rêve! quelle féerie! Je vois de joyeux groupes qui sautillent en grimaçant le rire: des chaînes de fleurs et d'or qui nous lient de leurs riches anneaux. Il y a des parfums dans l'air. J'entends des voix qui me crient: plaisir, amour, bonheur!

Ravi dans des régions inconnues, je ne suis plus de la terre; mes sens s'exaltent et se multiplient, la vie déborde à longs flots de mon âme trop pleine. Ma bouche entr'ouverte ne trouve plus de mots: des sons vagues, étouffés s'en échappent au hasard: éloquence indicible! harmonieux échos du cœur!

Mais le galop se ralentit, le charme cesse, les voix se taisent, la féerie s'évanouit.

Je te retrouve alors, toi, palpitante, fatiguée de notre longue course; tes yeux nagent dans des larmes de joie: ton cœur bat sous ma main voluptueusement hardie. Tes lèvres tremblantes semblent essayer un mot qui les brûle; hâte-toi, hâte-toi! ne vois-tu pas que cette danse va finir?

L'orchestre a jeté quelques accords brillans. Mon

nom s'échappe de sa bouche. Puis, deux notes harmonieuses, plaintives, tombent de la corde épuisée, et viennent mourir près de nous. Tout son corps a frémi, et sa voix soupire deux mots... de ces mots qu'on se rappelle encore avec de douces larmes, à cet âge où les cheveux se font blancs, où, privé d'avenir, mais riche de passé, l'homme n'est plus heureux que de ses souvenirs.

Tout est fini : nous rentrons dans le monde. Un salut, un froid merci, pour moi comme pour tous. Il semblerait que je ne l'aie jamais vue, si ses yeux ne me disaient encore : à toi le premier galop, ces cours instans de libre amour !

Eh bien ! qu'est-ce que tout cela ? Illusion, vanité. — Cette enfant, toute de vie, peut mourir demain, et dans quelques mois son deuil sera fini. Elle aura passé, plus fragile que les fleurs de gaze qui se balançaient sur sa tête ; car vous les verrez encore, ces fleurs de gaze, jouer au front d'une autre femme. !

Le même air égaiera le même salon : les mêmes rideaux balanceront leurs festons de soie sur cent jeunes têtes fraîches et rieuses. Cherchez, parmi ce joyeux essaim, cherchez son front d'ange, ses beaux cheveux blonds en larges bandeaux lissés, son œil bleu, tout fier de ses longs cils soyeux. Tout sera là comme aujourd'hui ! tout... excepté moi qui la pleurerai dans mon cœur !

Eh bien ! n'importe ! éniurons-nous de joie ! Dansons avec elle, déposons sur sa faible tête tout mon avenir de bonheur immortel. Infinie dans ses désirs, notre ame se crée un bonheur infini comme elle, et le place sur un être d'un jour. Vivons ce jour !



LA PEUR.

Je suis peureux, c'est ma nature. Ce n'est pas ma faute : j'aurais mieux aimé être brave.

Je serais brave, ce ne serait pas ma faute ; mais je serais brave, je ferais peur aux autres : ce sont les autres qui me font peur.

Lafontaine disait qu'il n'y avait pas de poltron qui ne trouvât un plus poltron que soi. Lafontaine disait une sottise.

Il faut qu'une échelle ait un dernier échelon. Je suis le dernier échelon.

J'ai peur du vent qui siffle à travers les ais mal unis de ma porte.

J'ai peur de l'éclair qui déchire la nue : j'ai peur du tonnerre qui gronde dans ses flancs.

J'ai peur de l'esprit de M. Jos. Bard.

J'ai peur d'une prochaine publication des œuvres complètes du même auteur.

Ma peur n'est pas ridicule.

Je sais que ma profession de foi va donner un furieux avantage à un mien rival que j'ai osé re-

garder de travers ; heureusement que ma renommée est anonyme, et que je ne signe pas mes articles. C'est contre l'ordre du journal et fort prudent de la part du directeur-gérant.

Il tient à ma réputation.

Merci : c'est le premier salaire de tous les forçats littéraires de ma force.

Un soir je sortais de la représentation de *Michel Perrin* ; je revenais à la hâte chez moi. Il se faisait tard. J'avais les nerfs tendus, prêts à s'électriser au premier bruit, au plus léger choc, à la moindre perception.

Un homme d'une haute stature, débraillé, à la voix rude ; au regard farouche, après avoir dessiné devant moi quelques zigzags, que j'imitais honnêtement, comme on fait quand on se rencontre carrément avec un fat, à qui vous voulez ouvrir le chemin, et qui vous barre le chemin.

Il balançait dans ses mains un énorme bâton, et me cria rudement : Halte !

Je bondis en arrière comme un faon surpris dans ses jeux par le chasseur.

Il se précipita sur moi comme un chacal, me saisit au col et, et me dit : Marche !

La peur m'avait cloué sur place. D'un bras nerveux il me secoua et rendit à mon sang une circulation rapide. Mon cœur élançait ma poitrine, mon poul battait violemment. Je voulus courir, il me rattrapa par la jambe. Je chancelai, il me remit d'aplomb, et me répéta : Marche !

Les rues étaient désertes, les lumières éteintes aux fenêtres, et nulle patrouille ne faisait entendre la cadence de son pas sur le pavé de la ville.

Je me résignai : le bâton était toujours levé sur ma tête, et l'œil formidable du bandit plongeait menaçant sur moi.

« Marche donc, faquin ; tu es bieu récalcitrant. » Et sa voix avait une expression sauvage.

Je vis que c'en était fait de moi.

Je songai à ma bonne mère, qui m'attendait inquiet. Je songai à ma maîtresse, qui ne songeait pas à moi, à mes amis, que je ne devais plus revoir ; et je récapitulais les torts de ma vie, et je marchais machinalement, comme par une impulsion instinctive, comme galvanisé, je repassai dans ma tête tous mes crimes : je me souvins que j'avais dit du bien des pièces du cru, des poésies de M. Jos. Bard, et vanté le talent de certains artistes. J'en demandai pardon à Dieu du plus profond de mon cœur, et me promis, si j'en réchappais, de ne plus retomber dans de pareils péchés.

La main qui étreignait la mienne m'entraînait toujours à travers les rues sombres, silencieuses, étroites... et je marchais, je marchais...

Et les rues étaient toujours désertes, les lumières éteintes aux fenêtres, et nulle patrouille ne faisait

entendre la cadence de son pas sur le pavé de la ville...

Enfin, mon bourreau s'arrêta devant une maison de misérable aspect : — Siffle, me dit-il ; et son gourdin s'arrondit moëlleusement sur ma tête. J'essayai en vain, je n'avais plus le souffle. — Siffle donc, et la pointe de son bâton m'effleura l'épaule. Je fis comme je pus, je sifflai. — Siffle toujours. — Et mes sons aigus réveillèrent un chien, qui réveilla un enfant, qui réveilla une vieille, qui mit le nez à la fenêtre.

— Ah! c'est toi, Charles Joseph? tu n'en fais jamais d'autres, et tu t'inquiètes fort peu du repos de ta pauvre femme, ivrogne.

— Descends et ouvre, vieille sorcière, nous causerons de cela après. Quand à toi, mon bourgeois, je te remercie, tu m'as rendu service. Quand le vin à douze m'a brouillé la cervelle et engourdi la langue, j'ai l'habitude de prier quelqu'un de m'accompagner pour qu'il siffle à ma place. Ici le sifflet tient lieu de sonnette, autrement ma ménagère me laisserait coucher à la belle étoile.

— Adieu, touche-là, je m'appelle Charles Joseph dit Bouteille.

Et tout cela était entremêlé de hoquets et de bouffées d'une atroce odeur.

Je m'esquivai sans lui répondre. Toute la nuit j'eus la colique : le lendemain je faillis mourir du choléra.



MANGEZ DONC DE LA BRIOCHE.

CONFIDENCE.

Tu es surprise, Aline, de mon air morne et accablé? eh bien, apprend tout, et cesse de prétendre me consoler ou me distraire.

Tu sais que je n'ai jamais consenti de me marier en province, ne pouvant y rencontrer que de ces hommes dont on connaît toutes les habitudes triviales, de ces hommes qui vous disent : Quand je tue des perdrix à la chasse, je les accommode moi-même avec le chou parfumé, ou quand je bois de l'eau fraîche à jeun, j'ai la colique, et mille confidences de cette sorte qui vous font tomber à plat sur cette terre, de la région éthérée où vous viviez en imagination.

A mon arrivée à Paris, j'avais changé mon nom d'Adèle pour celui d'Ermingèle, qui retrace les temps poétiques de la monarchie. On dit que je suis belle : je pouvais attendre ainsi une heureuse occasion. Un jour, je vis au Musée un portrait qui seul fixa mes regards, qui les fascina et réalisa toutes les ravissantes fictions de nos romanciers à la mode. Ce n'était pas de ces figures fraîches qui étalent naïse-

ment une santé grossière et qui semblent orgueilleuses de leurs joues rondes, de leur regard serin ; c'étaient les traits d'un beau *moyen-âge*, maigre, blême, défait, le col nu, la barbe noire, les yeux brillants, perçants, qui annoncent comme l'éclair les tempêtes du cœur. Tout en lui me disait : Je suis homme à poignarder, par un clair de lune, sous le porche d'une abbaye en ruines, la femme que j'aimerais d'un amour africain. Te le dirai-je? une force invincible m'arracha ce serment : Je n'épouserai jamais que l'original de ce portrait.

Hélas! j'attendis des semaines, des mois, et rien de pareil ne se présentait. L'autre jour enfin, j'avais porté ma mélancolie au bal que donnait le colonel S.... Tout-à-coup, c'était comme une vision, dans un coin.... entre deux épaules.... je le vois, lui! lui! plus de doute, on le nomme à côté de moi. Il ne dansa pas et ne parla guère ; jusque-là c'était bien, mais il parut ne pas me remarquer. Aurai-je la force de continuer? il le faut.

Plus tard, je l'aperçus au buffet.... Après avoir bu son verre de punch, il saisi, quoi? une énorme part de brioche qu'il mangea avidement, à la dérobée et comme un vil esclave des besoins matériels. Te dépeindrai-je l'effet que produisirent sur moi ces joues gonflées par la brioche? Non, jamais rien de plus anti-romantique n'offensa mes regards. C'en est fait, le voile de l'illusion est tombé à jamais, et de quelque façon que je me représente cet homme, soit en réalité, soit en peinture, je ne saurais voir qu'une mâchoire qui fonctionne disgracieusement comme les mâchoires les plus vulgaires. Demande-moi maintenant pourquoi le monde n'est à mes yeux qu'un squelette posé devant un anatomiste.

MORALITÉ.

Celui que vous aimez, ne le regardez jamais manger de la brioche.

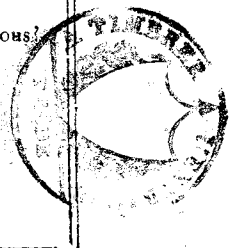
Virginie de SÉNANCOURT.



PALINGÉNÉSIE.

Les voilà ces heures divines!
Les voilà! mes yeux, ouvrez-vous!
LAMARTINE.

Guerre! guerre au passé! c'est une loi divine :
A l'œuvre, mes amis! Arrachons, abattons
Cet arbre, dès long-temps séché dans sa racine,
Mais qui survit encor dans mille rejetons!



Ne laissons rien ! que tout tombe ou se régénère !
A ce prix seul pour nous l'avenir sera beau.
De celle qui s'en va séparons la jeune ère :
Il faut aux nations un monde tout nouveau.

Eh ! qui le bâtera ? — Toi, Liberté féconde,
Toi, contre qui les rois se sont armés en vain,
Puisque l'esprit d'en haut lui-même te seconde,
Puisque ton grand voyage est fatal et divin !

Mais ne te mets pas seule à cet immense ouvrage !
Que ta sœur, comme toi fondatrice aux bras forts,
Que la religion qu'invoque aussi notre âge,
Unisse à tes travaux ses célestes efforts !

Qu'elle vienne avec toi ! car elle seule donne
A la loi, son respect ; aux hommes, leur lien ;
Au temple social, sa base et sa colonne ;
Au dévouement pour tous, sa cause et son soutien.

Elle est ainsi que toi le rêve et l'espérance
Du siècle qui, marchant vers des sentiers plus purs,
Se dégage du doute et de l'indifférence,
Ainsi que le soleil des nuages obscurs !

Quand dans l'Europe en feu chaque jour se révèle,
A nos yeux inquiets tournés vers l'avenir,
Quelque dogme qu'apporte une secte nouvelle,
Quelque symbole éteint que l'on veut rajeunir ;

Insensé qui le nie ! aveugle entre les hommes
Qui, d'un pareil spectacle imbécile témoin,
Ne proclamerait pas qu'en ces jours où nous sommes,
Le monde est travaillé d'un immense besoin !

Cent ans il a dormi dans des ombres funèbres ;
Mais enfin est venu le moment du réveil ;
Un éclair tout-à-coup a fendu les ténèbres ;
La vérité debout a rompu son sommeil !

Et lui tout pâle encor et n'ayant vu qu'à peine
La face du fantôme apparu devant lui,
S'est réveillé troublé, sans voix et sans haleine,
Dès que de ses regards la vision a fui...

Et plein depuis ce jour d'une vague tristesse,
Disant au septicisme un éternel adieu,
Il s'agitte souffrant, il appelle sans-cesse,
Il redemande un culte, une croyance, un Dieu !

-- « Vous vous trompez, jeune homme ! on dédaigne, on oublie ;

« Les jours où l'on croyait sont tous bien révolus ;
« Quelques voix qu'on admire en plaignant leur folie,
« Nous ont redit ces mots qu'on ne prononce plus ;

« Ces mots d'âme divine et d'immortelle vie,
« Et de cieus, et d'enfer, et de dogme chrétien ;
« Mots vides, mots usés, que la philosophie
« Retourne en vain et tord sans qu'il en sorte rien ;

« On n'a pas écouté. Voyez combien peu d'âmes
« Ont gardé cette foi qui meurt de toutes parts.
« Visitez les lieux saints ; vous y verrez des femmes
« Dont la plupart encor vont quêter des regards

« La jeunesse les fuit, ou bien, comme au théâtre,
« Elle y va promener des loisirs curieux,

« Entendre l'orateur, ou, rieuse et folâtre,
« Poursuivre la beauté d'un œil luxurieux... »

— Oui, nous le confessons, à cet autel gothique,
Sur les degrés de qui se pressaient nos ayeux,
Les hommes ne vont plus, ainsi qu'au temps antique,
Le front dans la poussière, offrir leurs dons pieux !

Il devait être ainsi. Rien n'est invariable ;
Tout marche, tout progresse au terrestre séjour,
Et le culte divin n'est pas plus immuable
Que les lois, que les mœurs qui s'usent chaque jour.

Il suit l'humanité dans sa marche profonde :
Quand elle change d'âge, il doit changer aussi ;
Et depuis les sept jours qui créèrent le monde,
Trois fois nous l'avons vu se transformer ainsi.

Poétique et naïf dans sa première enfance,
Quand elle était si près de la divinité ;
Simple et mystérieux dans son adolescence,
Sérieux et profond dans sa virilité ;

Aujourd'hui que son âme est plus forte et plus mûre
D'une verte vieillesse à l'austère froideur,
Il le faut recouvert d'une ombre moins obscure,
Et parlant à l'esprit comme il parlait au cœur.

Tant que n'a pas paru cette loi magnifique
Qui doit tout raviver, qui doit tout réunir,
A ce dogme nouveau mais né du dogme antique
Dont l'ombrage étendu couvrira l'avenir ;

Faut-il donc s'étonner qu'on s'éloigne à mesure
De ce temple aux piliers vieillis et fléchissants ?
Faut-il donc s'étonner que dans une mesure,
Le peuple n'aille pas faire fumer l'encens ?

Ah ! quand la foi du Christ, dans les bras des sciences,
Sous sa forme nouvelle enfin se dressera,
Vous verrez s'il est mort le foyer des croyances ;
Son feu qui se rallume alors éclatera !

7 février 1833.

LOUIS JOGUET.

Incessamment au bénéfice de M. André, l'acteur aimé du public, les premières représentations de *Marie Tudor*, drame de Victor Hugo et *La Dame du lac*, opéra de Rossini. Espérons que rien ne viendra troubler cette solennité dramatique. Le public comprendra ses plaisirs et fera la part de toutes les entraves que le directeur du Grand-Théâtre a trouvé dans la formation de sa troupe.

Hâtez-vous, il y aura foule.

On demande à prendre en pension deux ou trois dames, dans une habitation délicieuse, située à dix minutes de la ville. S'adresser au bureau du journal.

— On demande pour la ville une dame à prendre en pension. S'adresser comme dessus.

Nous prévenons les personnes qui voudraient avoir des numéros séparés du *Papillon*, qu'elles pourront s'en procurer au cabinet de lecture, passage du Grand-Théâtre, chez M. Babœuf et chez M^{me} Gœury.